

Noël passé, je me suis mise à chercher une activité pour Gaston, et c'est finalement au club nautique voisin que nous avons trouvé Pédro, un très sympathique professeur d'aviron. Il s'agit de ramer sur des bateaux très fins, pour la compétition de vitesse. Le siège du rameur coulisse et ses pieds sont pris dans des sangles à l'avant du bateau. Mais pour les plus jeunes, le club dispose d'une embarcation plus large et plus stable où Pédro envoie les enfants par 2 ou 3. Gaston se fait rapidement une petite copine, Antonia a 9 ans, aussi grande que Gaston, elle est bien tonique et adore les bagarres de chatouilles. Elle et sa maman nous rendent visite dès le premier jour pour inviter Gaston chez elles... Bien sûr, j'y envoie notre Titi et tant pis pour l'école, de toute façon, je n'ai plus beaucoup de temps devant moi et je dois penser à faire les provisions.

Nous partons pour des îles éloignées de tout, la nourriture sera chère, si elle est disponible, alors je stocke l'essentiel : des pâtes, un peu de riz (ça se trouve partout le riz) des conserves de légumes, des fruits secs (je trouve des framboises et des fraises déshydratées! ça fera un super dessert en mer!!!) de la farine pour le pain, des conserves de viande que je cuisine (poulet, porc, bœuf, rillettes) et des confitures maison. Il faut aussi penser aux œufs, lard, viande, légumes et fruits, voir où trouver tout ça au dernier moment. Alors je passe pas mal de temps dans les supermarchés, j'en choisis un qui a l'avantage de proposer de la semoule de couscous, dont nous faisons une consommation importante, car le blé dur est excellent pour la santé, accompagné d'un peu de thon en boîte (ou bien frais quand on pêche) et de quelques bouts de légumes crus, c'est un repas complet. Je me fais livrer, et il faut alors ranger tout ça dans les coffres et les cales. Quand Patrice arrive, lui aussi fait des achats pour ramener à son île (l'île de Pâques) : pneus, batterie pour sa voiture et aussi du miel très bon ici et bien moins cher que là bas! Nous faisons tous notre travail, nous retrouvant le soir, quand Gaston rentre de chez Antonia. Il y passe maintenant presque toutes ses après-midi!!! La rencontre avec Andréa, la maman d'Antonia est vraiment très chouette : Andréa travaille à l'hôpital, dans les diagnostics de cancer, elle travaille aussi avec 3 copines dans un labo qu'elles ont créé, et elle donne aussi des cours à l'université!!! 3 boulots, c'est fréquent ici me dit Raoul, car les salaires ne sont pas très élevés. Andréa est veuve, elle a perdu son mari l'an passé, alors qu'elle venait d'accoucher de sa petite dernière qui a 9 mois... Il avait des problèmes cardiaques, et il n'a pas pu avoir de greffe de cœur... Elle est donc seule pour élever ses deux filles, mais ses parents sont tout à côté et son papa est souvent là pour garder les enfants. Sa sœur est en vacances en ce moment (vacances d'été) alors elle est chez Andréa pour donner un coup de main avant de repartir pour Santiago et ses études à la rentrée en mars. Je trouve cette jeune femme très courageuse, elle rayonne de joie, et a de la place dans son emploi du temps pour amener sa fille ramer, et la venir chercher ensuite. Nous nous arrangeons rapidement pour qu'Antonia et Gaston viennent manger à bord le midi et jouent jusqu'à 4h1/2 quand elle sort du travail, alors elle vient les prendre et me ramène Gaston vers 8 heures. Une très belle rencontre, qui s'est faite toute seule, comme la rencontre de Raoul, qui élève sa fille de 12 ans seul lui aussi.

Je me suis habituée à Puerto Montt, je quitte la marina, monte la pente qui mène à la route. Devant moi, le stade en construction grouille d'ouvriers, perchés sur des tubes,

qui font une toiture pour couvrir les spectateurs. Un bus arrive, il est aussi vieux que tous les autres, je monte. 400 pesos, c'est le prix de la course, ça fait environ 60 centimes d'Euro. Je suis souvent assise à l'aller, parfois debout au retour, mais souvent on se lève pour me laisser un siège. Les gens sont très gentils. Souriants. Je demande toujours au chauffeur l'arrêt qui convient le mieux pour moi, et il me laisse toujours au plus près de ma destination. Je déambule. Beaucoup de marchands à la sauvette, maïs, fruits, gadgets, on trouve de tout dans la rue. Une fois, je vois la police faire dégager tout ce monde qui remballé ses colifichets sans protester. Que faire face à la police! Je visite plusieurs galeries marchandes pour trouver un congélateur neuf, dans un grand immeuble du front de mer, il y a 4 grandes surfaces genre galeries Lafayette, 4, côte à côte, sur plusieurs étages, qui proposent toutes quasi la même chose. Je trouve que c'est vraiment exagéré, a-t-on besoin de tout ça ? Il y a un volume de biens de consommation disponibles absolument énorme, tout cela ne sera jamais acheté, c'est impossible!! Les gens d'ici ont l'air de bien aimer ce genre de lieu, les "malls" moi, je les fuis.

Je monte la rue de l'Ejercito (l'armée) pour arriver au super marché "Jumbo". Il est grand, mais moins que le "Lider", où j'ai failli me perdre l'autre fois!!! Je connais maintenant les rayons, je trouve la semoule de couscous, le bon pain Ciabatta (le seul que nous trouvions à notre goût) et j'explore le rayon bière sans succès, la bière rousse est très chère, il ne nous en reste quasi plus, tant pis, on partira sans, je fais provision de bière blonde, pour le bord mais aussi en pensant aux échanges possibles avec les pêcheurs Marquisiens. La caisse, c'est comme partout dans le monde, sauf qu'ici on donne encore des sacs plastique, une personne est d'ailleurs chargée de mettre les courses en sachet. C'est un petit boulot occupé par les étudiants en vacances en ce moment. Je refuse les sacs, j'utilise mes sacs et mon sac à dos. Je déplie mon petit chariot et je charge la mule. Avec 600 pesos chiliens pour 1 Euro, j'en ai rapidement pour plusieurs milliers... J'ai du mal à m'y faire, mais finalement je réfléchis que c'est comme les anciens francs... J'ai peu vécu avec l'Euro, alors le franc me parle toujours. En route pour le trajet retour. Souvent, j'utilise un "collectivo", c'est un taxi qui suit une ligne régulière, il s'arrête à la demande, mais il se remplit plus vite qu'un bus et une fois que nous sommes 4, (1 devant et 3 derrière), nous pouvons rouler plus rapidement. Je descend devant l'arrêt qui correspond à mon bus. "Chiniquihue" dit une pancarte sur le pare-brise, c'est celui là! On me parle parfois en anglais, c'est vrai que j'ai l'air d'une gringa! je détrompe parfois les gens, mais parfois je ne dis rien... Nous passons devant les quais qui abritent une enfilade de boutiques de souvenirs : accrochés sous les avant-toits : des pulls en laine de lama, des flûtes en bois, et mille autres objets colorés. On s'étonne parfois que je ne descende pas là. À force de faire la route, je finis par connaître quelques chauffeurs. Ils ont tous un bus attitré, et le décoorent à leur goût : pendeloques, rideaux brodés, miroirs biseautés, portraits célèbres. Leur point commun : ils sont tous plus vieux les uns que les autres, (je parle des bus, pas des chauffeurs, qui eux, sont tous aussi aimables les uns que les autres) ces bus doivent boire des quantités de diesel impressionnantes (surtout dans la montée, souvent faite en première) mais ils ont le mérite d'être là, souvent, pas chers, tous les jours, et c'est un exemple qui doit être suivi.

Le nouvel an arrive, bien tranquilles, nous fêtons l'événement avec Patrice (à moitié

patraque) et des amis d'un autre bateau, Cypreae. Feu d'artifice à minuit, vu du pont du bateau, mais il fait frisquet encore! et après ça nous nous couchons tôt, demain, trop de choses à terminer. Je profite de la nouvelle année pour joindre ma famille, Skype, c'est vraiment super, je sors avec le petit ordi muni d'une web-cam et peut montrer le paysage, et les volcans au loin. Pour la première fois, le ciel se dégage et nous pouvons voir la chaîne des volcans à l'horizon. Nous manquons de temps pour nous y rendre, je vous raconterai donc tout ça lors d'un prochain passage, si nous revenons par ici. C'est dommage dites-vous, mais le but du voyage est ailleurs, et on ne peut pas s'arrêter partout. C'est une escale technique seulement.

Philippe et Pierre arrivent alors que nous allons quitter le ponton pour charger le carburant au quai voisin. Quelle facilité!! Quand je pense à la difficulté à Ushuaia où nous devons charger le fuel par bidons... mais c'est comme ça. Voilà donc nos amis vite dans le bain des manœuvres! Ils arrivent fort légers : leurs sacs ont disparu!!!! Enregistrés contre leur gré depuis Paris jusqu'à Puerto Montt, les bagages ont dû rester à Santiago où les passagers sont supposés les récupérer pour passer la frontière douanière en entrant dans le pays. Mince! Voilà qui complique l'affaire, mais d'ici samedi, nous avons le temps...

Coup de téléphone à Lan Chile, on me communique des numéros de dossiers pour les sacs perdus...

Le lendemain, tandis que le site de Lan donne toujours les deux sacs pour manquants, on frappe à la coque... c'est une dame qui apporte le sac de Philippe!!! mais pas celui de Pierre!!

Nous continuons malgré tout les préparatifs, courses encore au marché, légumes sur un quai, miel et fromage par-ci par-là, et le samedi midi, je suis prête, mais bien crevée. Pascalou qui surveille la météo depuis plusieurs jours constate que la situation à la sortie du Golfe n'est pas favorable, vent dans le nez, mer inconfortable, nous décidons de surseoir, ce qui convient parfaitement à Pierre qui attend toujours son sac, et à Gaston qui attend ses toupies qui sont aussi dans ce sac!! Notre ami chilien Raoul arrive avec l'ancre de Valhalla que nous avons fait galvaniser à nouveau, nous lui parlons de cette histoire de sac, il nous emmène donc à l'aéroport de Puerto Montt, par un sentier vagabond qui nous fait visiter cette portion de côte et de campagne. C'est très bucolique, petites fleurs partout. Nous sommes bien reçus par les agents de Lan qui disent faire tout leur possible, mais ils rejettent la faute sur Iberia... Il faut bien un mouton noir. Bref, on s'occupe de nous. Et chaque fois que j'appelle effectivement, on me reconnaît tout de suite, ce qui est bien agréable. Pascalou a décidé que nous pourrions partir lundi, ce qui donne une bonne météo. De plus, pour partir, il faut faire des papiers avec la douane, qu'il faut avertir à l'avance, rendez-vous leur est donné ainsi qu'à l'immigration pour lundi. Nous pouvons donc nous reposer un peu ce dimanche, d'autant qu'il pleut!!! ça faisait longtemps que je vous l'avais faite celle-là!!!! Nous faisons nos adieux à Andréa et Antonia, promettant d'écrire, si on repasse par ici, on aura de vrais amis à retrouver, et c'est tout le prix des escales.

Dimanche soir, 11h1/2, je dors, coup de fil, le sac est là, on propose de nous l'apporter maintenant, alors je commence à attendre, et puis je me recouche vers 2 heures... Le maudit sac arrive à 6 heures du matin!! bien contents! du coup, Pierre ne

dort plus, il vide son sac et peut enfin ranger ses petites affaires. L'oreille aux aguets, Gaston est debout à 7 heures, mes toupies!!! mes pointes de toupies!!! C'est Monique qui devait les apporter mais elles étaient si petites qu'elle ne les avait pas vues dans le fond du paquet!! Quelle patience ce Titi, mais a-t-il le choix ? Attendre, c'est aussi savourer.

La paperasserie prend beaucoup de temps, finalement, Raoul emmène Pascalou à la douane, on fini par pouvoir larguer les amarres vers 4 heures... ce n'est pas très tôt, mais nous avons prévu une escale avant la sortie du Golfe que nous préférons prendre demain avec le courant de marée favorable. Adieu Raoul, un dernier SMS à Andréa, nous voilà en route, partis pour l'aventure avec une équipe qui prend ses marques très facilement. Nous nous sentons bien ensemble, c'est un bon début.

Mardi 8 janvier Nous quittons le mouillage de la nuit, canal Chacao, et nous débouchons sur le Pacifique. *Mar pacificum* nommée par Magellan. Mais aujourd'hui elle nous accueille avec une grosse houle et peu de vent. Il y a du vent plus au nord, il faut aller le chercher, 12 heures de moteur nous mettent sur la bonne route et nous filons vers Juan Fernandez. Le mal de mer m'attrape par le coin de l'estomac, voilà trop longtemps que je navigue en canal, et Gaston aussi. Pourtant, la mer est belle, mais je supporte très mal le vent arrière. Toute petite déjà, je préférerais les 2CV aux DS... Mon petit beau frère s'en souviendra bien!! Je fais de mon mieux pour assurer au moins les repas des garçons, mais je ne fais pas beaucoup mieux, aucun quart, je me sens épuisée et sans forces. L'école ne se fait pas non plus, l'élève étant aussi mal que le maître, mais mon Titi récupère bien avant moi, comme chaque fois, et il gambade bientôt par tout le bateau. Nous faisons de bonnes moyennes, 110 milles quand le vent commence à rentrer, puis des journée a 180 milles, nous pêchons notre premier thon, et rapidement nous arrivons en vue de l'île de Robinson, travers à Punta Hueso Ballena à 22 heures vendredi 11 janvier.

33° 38' 330"S – 078° 49' 462"W – Ile de Robinson Crusocé sur les cartes chiliennes, plutôt nommée « Mas a tierra » (la plus à terre) par les habitants de la plus grande des îles de l'archipel Juan Fernandez. Nous contournons l'île par l'est pour approcher du mouillage qui se situe sur la côte Nord de l'île. La nuit est tombée, noire sans lune. Pascalou tâtonne au radar pour trouver un petit nid pour la nuit, il y a beaucoup de fond, même près de la côte, la brume masque les hauteurs, il est minuit, l'île se découvrira demain, suspense!!!

Samedi Au réveil, le soleil illumine ce petit bout de terre. Nous sommes mouillés à l'arrière d'un important parc de barques de pêche. À notre gauche, une falaise, plus loin encore, une anse avec des bungalow d un hôtel qui s'intègrent bien dans le paysage, et puis la pointe Nord-Est du mouillage, couverte de rocailles pelées. Devant nous, le relief est élevé, on est à l'intérieur d'un cratère effondré et tout autour les arêtes volcaniques marquent l'horizon. Le village de San Juan Bautista, scindé en 2 ou 3 bouts, part à l'assaut de ces remparts dont le point culminant est le Yunke à 915 m. d'altitude. Il se cache presque toujours dans les nuages. À droite, une jetée permet aux bateaux de débarquer la pêche ou le matériel quand il s'agit du bateau ravitailleur, plus loin, le cimetière et encore des falaises abruptes rocheuses qui ferment l'anse vers l'Ouest.

La forêt recouvre en grande partie le cirque face à nous. Nous débarquons. Tout est

calme, tout semble plutôt neuf. Un tsunami a dévasté cette côte il y a trois ans, arrachant la plupart des maisons jusqu'à une hauteur de 18 mètres. Le gouvernement chilien reconstruit. Les maisons d'habitation se voient obligées de grimper plus haut tandis qu'en bas, on ne construit que des bâtiments de service de jour : quelques boutiques, un marché pas terminé, et un autre bâtiment non défini en construction. Mais c'est samedi et les ouvriers chôment.

Notre première visite est pour la capitainerie, nous remercions l'officier de quart pour son guidage par radio d'hier soir, il nous a permis de trouver un mouillage sûr à une profondeur raisonnable. Devant le bâtiment, une équipe abat un eucalyptus énorme, on doit reconstruire dans cette zone aussi. De plus, l'eucalyptus, tout comme le pin, est une espèce importée et on ne craint pas de l'éliminer. Nous flânonns ensuite sur le front de mer, nous arrêtant devant une jolie baleinière, le « Victoria », posée à terre devant un club de plongée. Deux jeunes garçons nous donnent les premiers tuyaux sur le coin.

L'archipel a été découvert en 1574 par Juan Fernandez, capitaine de vaisseau espagnol. À cette époque, le trafic était important entre les colonies : du Chili au Pérou, les navires transportaient marchandises et or. La remontée le long de la côte ne posait pas de problème grâce au courant de Humbolt qui remonte en la refroidissant toute la côte depuis l'Antarctique jusqu'au Pérou, mais la descente était plus difficile contre le courant. Fernandez osa partir au large pour le contourner, raccourcissant la route de trois à un mois et découvrant du même coup ces îles désertes isolées. Les essais de colonisation furent nombreux, mais peu efficaces. L'endroit servait surtout de repaire aux pirates et corsaires qui voulaient attaquer les galions espagnols chargés de richesses. L'île servit de prison... de refuge aux patriotes chiliens, et pour finir, fut colonisée tardivement par quelques familles sans doute désespérées sur le continent. La pêche à la langouste est la quasi unique activité de l'île. Aujourd'hui, un peu de tourisme vient s'y mêler. Le récent tsunami a attiré l'attention du reste du pays sur ce petit bout de terre et l'on vient maintenant du continent pour essayer de vivre ici. Des mouvements écologiques tentent « d'éduquer » la population : comment gérer les déchets, (emballages apportés du continent) comment faire des jardins potagers, comment limiter la prolifération d'espèces végétales étrangères. Mais les chiliens ne voient pas tous du même œil cet envahissement. Ils aiment bien être entre eux. Un afflux d'ouvriers venus du continent pour reconstruire l'hôpital, le marché, etc, n'aide pas non plus. Mais avec nous, qui sommes de passage, la population a été assez ouverte et sympathique. Le club de plongée abrite quelques trophées, de vieilles poteries ressemblant à des amphores, quelques vieux safrans (ou gouvernails) et un hublot de Dresden. Ce navire allemand, dernier rescapé de la flotte de Van Spee détruite lors de la bataille des Malouines, pourchassé par toutes les flottes alliées du Pacifique s'est longtemps caché en Patagonie. Mais après 3 mois de traque, trois navires américains et anglais le coincent dans la baie de Cumberland, l'équipage préfère saborder le navire plutôt que se rendre. Aujourd'hui encore on recherche le trésor qu'il renfermait (peut-être) dans ses cales. L'épave gît toujours entre 50 et 70 mètres de fond, tout près de nous. Le patron du club arrive, Herman est très sympathique, il est heureux de faire notre rencontre. Il nous présente sa femme Gloria et sa petite fille de 9 mois, Victoria (après le tsunami, tout s'est appelé Victoria ici

nous raconte-t-il...) il rêve de partir en voilier avec sa petite famille, alors il est content de rencontrer Gaston pour l'interroger sur la vie à bord. Il nous raconte aussi l'histoire de sa baleinière "Victoria" qui a fait la traversée jusqu'à Valparaiso, un bon bout de route en mer ouverte pour un bateau sans roof. (complètement ouvert)

La journée s'avance, retour à bord pour la petite salade semoule légumes thon traditionnelle, et l'équipage se partage entre sieste et balade. Nous sommes 4 à partir finalement à l'assaut de l'arrête la plus accessible à cette heure, (il est déjà 5 heures) et nous grimpons au « Sal si puedes ». Nous montons tout droit depuis la mer par une large trouée qui ressemblait depuis le mouillage à une avenue. En fait, seule une partie de l'espace est bétonnée pour laisser la place à une seule voiture à la fois, sur l'autre côté, un trottoir et entre les deux, les ornières et les herbes folles. Les maisons sont pimpantes, très fleuries, peu de potagers, les gens ici sont pêcheurs, pas agriculteurs. Les revenus de la langouste sont assez importants pour qu'ils leur permettent d'acheter les légumes venant du continent sans avoir à se soucier de les faire pousser. Assez haut, nous arrivons devant un panneau carré montrant une vague symbolisée, il marque la limite de sécurité à atteindre en cas de tsunami. Nous poursuivons par un chemin de terre au milieu des eucalyptus et des pins. Les arbres sont très grands. Ils ont été apportés ici afin de permettre aux pêcheurs de construire des barques. Les arbres originaux avaient été pour la plupart utilisés par des générations de navires s'arrêtant pour s'approvisionner en bois et en eau. C'est à cette époque aussi que les chèvres, les rats et les « lièvres » ont envahi la place.

Nous trouvons sur la route un énorme tas de sciure, une scie circulaire montée sur table, et quelques restes nous indiquant que l'on vient de débiter un eucalyptus pour en faire des tasseaux. (on verra ces tasseaux embarquer sur le ravitailleur demain à destination de Selkirk, la deuxième île de l'archipel, ils servent sans doute à confectionner les casiers à langouste, on verra aussi embarquer sur le même bateau, un homme avec un fusil, des cartouches, un petit sac... Il part à la chasse à la chèvre, c'est un sport à haut risque, car les bêtes redevenues sauvages grimpent dans tous les coins inaccessibles). La terre est rouge, très fine, la sciure est blanche, et les aiguilles de pin sont d'un vert très puissant. Je me régale de couleurs. À mesure de la montée, les grands arbres s'espacent, un court passage avec de vieux arbres tordus et une végétation originale, et puis arrive une toundra plus rase, quelques plantes reconnaissables pour moi : *Pernettya rigida* avec ses clochettes blanches comme le muguet, et lui ressemblant un peu, *Ugni molinae* et ses fleurs roses odorantes qui laisseront place bientôt à des baies délicieuses. Je retrouve ici ce joli petit arbre épineux à feuilles très brillantes et très vertes, à fleurs en cloche violettes : une *Verbenaceae*, déjà rencontré au nord du golfe des Peines, ainsi que *Sophora fernandeziana*, dont les feuilles ressemblent au mimosa et les fleurs jaunes à des grappes lâches de lupin. Comme son nom l'indique, cette dernière a été découverte ici. L'île a longtemps été isolée du reste du monde, elle a donc de nombreuses particularités botaniques. On y trouve des espèces uniques au monde, ainsi que d'autres qui ont disparu ailleurs et perduré ici. Elle rassemble de plus des types de flore originaires d'Amérique du sud et de Nouvelle Zélande, entre autres. Mais si cela vous intéresse, allez sur Internet et tapez « Philippe Danton », ce botaniste français a passé de nombreuses saisons à étudier la flore originale de Robinson Crusoé, il est

très connu et respecté ici. Nous nous élevons encore et voilà le mouillage tout en bas. Valhalla, seul gros bateau de la baie semble une maman canne qui pousse ses petits vers la rive. Les barquettes sont au port, il est tard, on est samedi... Pierre et Patrice nous ont précédés Gaston et moi, et au détour de la crête nous les trouvons assis sur un banc, devisant paisiblement face au spectacle de l'océan. L'horizon lointain ne révèle aucune autre terre, Selkirk, à 90 miles nautiques reste invisible aujourd'hui, mes yeux suivent l'arête que nous avons atteinte pour monter vers le Yunke, toujours caché dans ses brumes. Le bleu de l'océan est intense vu de si haut, ça moutonne moins au large, près de la côte, le bleu est vite très profond, la montagne poursuit sa descente vertigineuse sous la mer pour atteindre le socle marin. Cet endroit de la planète est ce que l'on appelle un point chaud. La croûte terrestre affaiblie en épaisseur laisse parfois s'échapper la pression du magma qui surchauffe, des gouttes de lave s'épanchent jusqu'à former ce volcan surgi des eaux.

Je me sens bien ici. Premier signe amical : les chiens! Aucune agressivité, pas un n'aboie. Cela veut dire que ces bêtes sont nourries et qu'on ne les a jamais formées à la garde. Et même si le paysage peut nous rappeler les hauteurs déchirées d'Union dans les Grenadines, la température (autour de 18°) et le comportement des chiens nous détrompent tout de suite.

Ce soir, Pascalou aimerait rencontrer un français en visite sur l'île pour une dizaine de jours, et on se dirige vers... l'église! Le père Denis doit dire la messe à 8h!!! On trouve un homme plutôt jeune en habit complet blanc chatoyant de dorures, mais bien sûr, je ne le vois que de loin, vous savez ce que je pense de tout ça! Il lève les bras et les abaisse de façon exaltée, il a l'air bien heureux. Son rapport fait, Pascalou révèle que l'enthousiasme du curé est dû à son excursion de la journée : traversée de l'île à pied dans toute sa longueur et franchissement d'un col pour revenir au village. Nous mettons donc cette promenade au programme de demain ou lundi.

Nous cherchons à dîner dehors ce soir, peu de touristes, peu de restaurants donc. Nous repassons au pied de la capitainerie par le chemin côtier. Les fossés sont colorés de fleurs sauvages, mais ici comme à Puerto Montt, c'est la variété des fleurs et des couleurs qui attire mon attention : le liseron est violet, il se mêle aux capucines rouge et orange, ainsi qu'aux arums qui poussent sauvages parmi ce fouillis végétal. C'est très beau. En longeant la plage, nous trouvons une très belle construction bois et vitres qui ouvre justement ce soir. Quelle chance! Le patron a cru comprendre que j'aimais la botanique, il me met dans les mains deux livres de Danton, à déguster pendant le repas, et me montre les plantules de quelques espèces rares qu'il essaie de sauver. Nous picorons un peu de tout : tarte au poisson, nugget de poisson, frites et chausson de langouste (avec peu de langouste j'en ai peur) arrosé de délicieuse bière locale. Agréable soirée qui nous sort de nos pénates. Retour à bord, étoiles, bonne nuit de sommeil bien à plat, même si l'eau claque sous la voûte à l'arrière et me réveille en sursaut quelquefois. Au moins, mon malaise de mer est passé!

Dimanche Nous ratons la messe de 10 heures! Adieu père Denis!!

Il faut se mettre en quête d'une embarcation qui nous mènerait de l'autre côté de l'île, c'est là le seul terrain plat assez grand pour abriter la piste d'atterrissage. La liaison depuis l'aérodrome avec le village se fait en bateau seulement, 1h à 1h1/2 de mer en barque à moteur car aucune route ne traverse l'île. C'est dimanche cependant et tout

un chacun vaque à autre chose qu'au business. Nous mangeons un morceau de pizza chez deux jeunes venus du continent s'installer dans une petite cabane au coin de la rue (très bonnes les pizzas) et nous décidons de partir visiter « la plazoleta del Yunke » tandis que Patrice part explorer de son côté l'autre pointe de l'île à cheval. Nous empruntons une autre route qui monte à pic où nous trouvons un nouveau panneau de limite de tsunami, les maisons fleuries s'arrêtent en bordure de forêt. Je reste étonnée de voir pousser côte à côte des géraniums en pleine terre, des rosiers, des bougainvillées et des oiseaux de paradis que l'on voit d'habitude sous les tropiques. Dans les jardins, j'observe une drôle de plante, on dirait un chou qui se transforme presque en arbuste, il a des fleurs jaunes de type gros pissenlit qui poussent au bout de tiges... c'est *Dendroseris litoralis*, cultivé dans presque tous les jardins. Les oiseaux mouche raffolent de ses fleurs, mais d'oiseaux mouche, point. Je ne verrai qu'une femelle un peu plus loin, toute bleue, et Pierre pourra observer un mâle tout rouge. Nous poursuivons sous les eucalyptus qui sentent si bon. Le sol de la forêt est pauvre, l'eucalyptus empêche tout sous-bois de se développer. Mais les îliens devront faire avec maintenant, car il a tout envahi. En chemin, nous trouvons des familles assises à l'ombre sur des couvertures. Des branches cassées gisent à leurs pieds, ils cueillent le maqui pour faire la chicha, alcool local. Le maqui a été importé lui aussi, et petit à petit il colonise l'île entière, propagé surtout par les oiseaux. C'est une « peste » comme on dit ici, alors on n'hésite pas à casser les branches pour cueillir bien à l'aise assis par terre de petits fruits violet noir pas plus gros qu'un petit pois. Les enfants les mangent goulûment à poignée et se transforment rapidement en petits schtroumpha tout bleu. Gaston, fatigué de monter, décide de rester avec la famille de rencontre. Nous poursuivons notre marche dans cette nature envahie également par les ronces en fleur, autre peste de l'île. Nous arrivons bientôt à un immense terre-plein planté d'eucalyptus, des bancs en bois disséminés forment une aire de repos. Mais la promenade se poursuit dans la forêt primitive. *Gunnera* géantes, nous passons dessous facilement, *Dicksonia berteroana*, fougère au panache planté sur un tronc assez haut, et encore ces sortes de choux, et la *Verbenaceae* à fleurs et fruits violets (*Rhaphithamnus venustris*) et beaucoup d'autres encore. C'est un enchantement. De petits sentiers entretenus par la CONAF (les parcs nationaux) nous guident dans un labyrinthe de petits chemins délimités par des cailloux de lave noire qui nous ramènent finalement à la plazoleta del Yunke. Nous trouvons là des ruines : le télégraphiste du Dresden Hugo Weber est revenu après la 1ère guerre vivre loin de tout avec sa femme, il a eu des jours heureux pendant 12 ans, jusqu'à ce qu'un journaliste l'accuse de faire de l'espionnage pour le réseau de Canaris... la 2ème guerre mondiale couvait, il a préféré partir.

Qu'elle belle balade!! vraiment! Nous reprenons Gaston au passage, il a passé un bel après midi avec les autres enfants, mais il s'inquiétait d'avoir dans son sac pour lui seul la boîte de pâté Hénaff que nous avions prévue au goûter!!! La dame lui donne un œuf de ses poules qu'elle vient de cuire dur. Nous bavardons encore un peu, très belle rencontre.

Retour au village, il est difficile de trouver à qui parler pour notre expédition de demain. Nous sommes fatigués et décidons de rentrer à bord. Patrice est quand à lui enchanté de sa balade, ainsi que son guide qui ne fait pas tant de chemin d'habitude.

Trouver en Patrice un cavalier confirmé lui a permis de passer lui aussi un dimanche hors norme. Nous préparons le repas et avons la visite des jeunes étudiants en stage rencontrés chez Herman. Il sont venus en kayak, visite guidée du bateau par Gaston. Et puis c'est Herman qui passe avec son bateau de plongée, il ne nous oublie pas, mais il n'a pas trouvé de transport peu onéreux pour nous. Il ne lui reste qu'une piste à explorer : l'homme habitué à ce circuit vers l'aéroport. La transaction se conclut par téléphone un peu plus tard, mais quelles difficultés pour comprendre ce gars! Et lui ne comprend rien non plus! Je verrai demain qu'il est appareillé, il est sourd! Ce Cocacho nous donne rendez vous à 9 heures sur la jetée demain. Voilà donc le programme établi. Au lit!

Ce lundi, lever tôt. Œufs durs, pâté Hénaff, du pain et trois pommes, de l'eau, nous débarquons au quai où Cocacho nous attend avec son vieux marin. Sa longue barque en fibre de verre est équipée d'un hors bord de 70CV. Nous quittons le quai après avoir averti la CONAF que 6 personnes (dont un enfant et une femme) sont dans la nature. Cap à l'Ouest, nous longeons les impressionnantes falaises de lave. Par endroit, des éboulis nous montrent combien cette roche poreuse est peu sûre, les précipitations la minent et des pans entiers s'écroulent fréquemment. Une sorte de faille toute lissée par la pluie : c'est le "Salsipuedes" (sors si tu peux). Les explications de Cocacho par dessus le vacarme de son moteur sont difficiles à saisir. (Hier au téléphone je pensais qu'il nous donnait rendez-vous à 11 heures (las onze) alors qu'il disait 8 heures (las ocho!!!) J'ai cru comprendre que les navires qui amenaient les prisonniers depuis le continent avaient l'habitude de jeter les hommes à la mer en leur disant : "sal si puedes!" mais aucun n'y parvenait jamais et ils devaient nager jusqu'à la baie de Cumberland (d'où nous sortons) ou bien se noyer. La côte se déroule, il fait beau, on voit beaucoup de bouées de casiers, quelques barques de pêche. Un peu plus loin, une vallée pelée toute jaunie, coincée entre les sommets abrupts, une rangée de 6 ou 7 peupliers, à leurs pieds, c'est la grotte de Selkirk!!

En 1704, une flottille fait escale sur l'île, Alexander Selkirk, maître d'équipage écossais n'est pas d'accord avec le capitaine du Saint George, et il débarque armé d'une bible, d'un couteau, d'un fusil, d'une livre de poudre, d'un peu de tabac et de quelques vêtements. Le bateau repart et ce naufragé volontaire reste isolé pendant 4 ans. C'est un corsaire qui le récupère, et c'est Daniel Defoe qui récupère l'histoire pour écrire le mondialement célèbre "Robinson Crusoé". Je suis étonnée par le manque total de végétation, mais cet état de fait est peut-être plus récent, et les eucalyptus ni les pins n'ont encore eu le temps de descendre jusque là. Autre étonnement : cette parfaite rangée de peupliers...

Le cerro Alto (650m) domine les flots, puis la côte s'incurve vers le sud. La terre s'abaisse graduellement jusqu'à la bahia del Padre où un quai nous permet de débarquer à pied sec . Un peu plus loin, l'île de Santa Clara (315m d'altitude) est inhabitée.

Cocacho débarque, un seau à la main, il retourne les cailloux de la plage pour dénicher des petits crabes. Il doit attendre 2 heures, l'arrivée du prochain avion, avant de rentrer au village, il va donc en profiter pour pêcher. Nous lui demandons le prix de la langouste, 10 000 pesos l'unité, il promet de nous en procurer trois pour ce soir.

Sur la plage, une grande colonie d'otaries à fourrure de Juan Fernandez (qui n'existent qu'ici), elles ont de gros yeux me semble-t-il. L'espèce a été proche de l'extinction, considérée éteinte pendant un siècle jusqu'en 1966, la population a retrouvé son dynamisme, mais les nombres ne remonteront jamais plus car "la colonie est limitée par le dépeuplement des fonds marins exercée par la pêche industrielle non réglementée. La population présente vers la fin du XVIIe siècle dépassait les 3 millions.(...) De 1737 à 1804 près de 40 navires américains emportaient dans leurs cales 3 000 000 de peaux vers Canton en Chine." (cf Guide Delachaux et Niestle) Nous trouvons un bébé resté isolé alors que les adultes, sans doute effrayés par notre présence, ont pour la plupart reflué vers la mer. Il est super craquant. Je demande à Gaston de s'approcher pour faire une photo et le petit se met à couiner! Sursaut de notre Titi!! Lequel est le plus effrayé des deux ?

Nous quittons la plage pour une route goudronnée (sur pas très épais, rassurez-vous) qui relie la piste de l'aéroport à la baie et son ponton. Le ravinement des eaux a emporté des portions d'asphalte. Autour, c'est un désert jaune, ocre, blanc, de l'argile, cette partie de l'île est donc le fond marin remonté jusqu'ici. Nous marchons dans le livre ouvert de la géologie. Pierre cherche les souvenirs de ses vieux cours de fac. Nous voyons des grès, du calcaire, très blanc, cette zone s'appelle "Tierras Blancas". L'eau calcaire s'est infiltrée dans l'argile, chassant le gravier et le sable, puis la terre s'est désagrégée et il reste une dentelle de fils entrelacés blancs, comme une toile qui se déchirerait laissant les fibres s'échapper. Es tu belle mère nature!! Plus loin nous trouvons des bombes volcaniques, la roche sédimentaire avec des fragments de roche, grès, calcaire ou conglomérat, voisine la roche volcanique, basalte, tuf volcanique. C'est la naissance de la terre qui est sous nos yeux, ce point chaud a créé ces îles il y a entre 2 et 4 millions d'années. Il faudrait un expert pour vraiment bien nous expliquer ce que l'on voit. Géologue intéressé par croisière ? Il y a tant à apprendre encore!! Gaston trouve un peu plus loin une belle argile blonde, puis une ocre et enfin une bien orange, nous nous peignons le visage façon Sioux. Voilà un très bon écran total! Nous progressons sur cette piste désertique, l'asphalte s'est arrêtée à la piste d'aviation. Un peu de végétation : des pavots défleuris, des chardons, presque rien, mais partout des crottes de "lièvres". Que peuvent-ils bien manger ? Et l'eau ? On n'en voit nulle part. Je fais beaucoup de photos de cette terre vue de près, certaines roches ressemblent à des écritures oubliées, des ronds inscrits dans des carrés, bien alignés sur 3 colonnes, comme le cartouche d'un pharaon américain inconnu. Un avion nous survole, c'est le courrier de Santiago qui arrive.

Nous avançons toujours, essayant toujours de déchiffrer ce paysage. La pente est douce, nous flânon, le ciel est couvert ce qui nous évite de cuire. Gaston est souvent à la traîne, parfois, c'est moi. Je vois loin devant les silhouettes de mes compagnons qui avancent 2 par 2. Un jeune homme me dépasse... D'où sort-il ? C'est Hector le jeune médecin du village qui rentre de vacances sur le continent par l'avion du jour et qui a décidé de faire cette traversée à pied, qu'il n'a jamais eu l'occasion de faire encore depuis un an et demi qu'il travaille ici.

Cette rencontre nous permet d'en savoir plus sur les rapports entre les gens ici. Hector est un peu amer dirait on, il sacrifie une carrière à Santiago pour soigner les gens de l'île, et ils se défient de lui. Enfin, malgré tout, il dit qu'il a moins de problèmes que

certaines de ses confères, c'est sans doute une question d'attitude. Lui ne comprend pas cette méfiance, "nous sommes tous des chiliens" dit-il nous sommes tous des hommes ai-je envie de lui répondre. La cohabitation dans des espaces restreints a ses contraintes, sur une île plus que partout ailleurs peut-être.

Petite pose casse croûte, mmmm qu'il est bon ce pâté!! un bout d'œuf, une demi pomme, un concours de rouler de cailloux et on se remet en route. La forêt approche doucement, nous longeons toujours la côte, des vaches au loin, une construction. C'est là que bientôt les éleveurs vont se retrouver pour marquer les bêtes, et boire la chicha que tous préparent fébrilement sans doute. Les occasions de s'amuser doivent être rares. On passe tout à coup du désert à la forêt, ça grimpe de plus en plus, le Titi s'épuise!! voilà 5 heures que nous marchons, et même si nous allons lentement, il fatigue. Il n'est pas très habitué à marcher autant. Il nous faut donc supporter sa mauvaise humeur, qui nous fait plutôt rire. Le jaune et l'ocre laissent la place au vert, le chemin se creuse, les marches aménagées par la CONAF grandissent, il faut lever haut la jambe à chaque pas pour gravir les pierres ou les marches soutenues par des rondins. On s'aide des branches, on est sous le couvert, on ne voit plus au loin, nous rattrapons la brume. Il fait plus frais mais comme on a plus chaud, on trouve l'équilibre. Les ronces sont partout, le maquí aussi, on voit tout le même encore pas mal de plantes autochtones. Et puis tout à coup, c'est le sommet, le col du mirador de Selkirk, près du cerro Piramide. Derrière lui se profile toujours la brume, et le Yunke reste invisible. Tout en bas, San Juan Bautista (nom du village) et Valhalla sage au mouillage, il fait chaud de ce côté ci, nous faisons des photos, tout l'équipage devant la descente, Valhalla tout en bas. Nous descendons rapidement, la végétation est plus décevante de ce côté ci, du moins sur cette portion, car la balade d'hier à la plazuela del Yunke valait tout de même vraiment le coup. Nous retrouvons le village sous le soleil, nous avons mis 7 heures, c'est beaucoup, mais nous avons pris notre temps. Les pieds sont endoloris, peut-être que nos chaussures ne conviennent pas trop, mes pieds glissaient vers le bout de la chaussure et j'ai les orteils en capilotade. Gaston ne sent plus ses pieds (ça le change, d'habitude il sent des pieds...). Nous flânons un peu, il faudrait aller voir Herman!! mais il faudrait marcher encore un peu pour ça... Mais le voilà justement qui sort de son cours pour nous saluer. Il pense remettre la Victoria à l'eau ce soir.

Retour à bord, nous sommes fourbus mais contents. Demain, il faut reprendre la mer, cette escale nous a tous enchantés, c'est une terre lointaine où aucun de nous ne reviendra sans doute jamais. Nous avons pris le temps de la déguster et elle s'est laissé faire. Il n'a pas plu, ce qui est plutôt sympathique quand on sait qu'il pleut ici encore plus qu'à Puerto Montt et qu'à Valdivia qui détiennent de record du Chili. Non, la pluie, ça va, on a donné!!! Nous attendons Cocacho, mais il ne vient pas... Nous mangerons donc des pâtes, facile, très bon, vite fait, fourbus comme nous sommes, cela convient à tout le monde.

Mardi Lever. Les garçons partent à terre, Pascalou fera les papiers de sortie et cherchera de la langouste, Pierre et Philippe chercheront un Internet, et Patrice, du pain. Gaston et moi restons à bord pour l'école et le ménage. Tout le monde s'active, Pascalou revient chercher la clé USB pour prendre les fichiers grib de la météo à l'internet. Nous aurons ainsi une zone de référence plus grande que ce que l'on peut

demander par l'iridium. Savoir quel est le temps au large est primordial, il faut prendre des options de route qui nous évitent les calmes car dans une étendue comme le Pacifique, impossible de penser faire une traversée au moteur, on y épuiserait notre fuel et nos oreilles pour peu de résultat. Pascalou me raconte qu'il semble impossible d'acheter de la langouste, il a essayé auprès des pêcheurs, des taiseux (peu causeurs), il a essayé auprès des restaurants, eux non plus n'en ont pas... vraiment bizarre, mais Pascalou est habitué aux pêcheurs, il sait qu'il faut les apprivoiser d'abord, et si même un gars du pays n'a pas pu obtenir de langouste, quelle présomption de notre part que d'essayer. Interrogé plus tard, Herman dira aussi que ce n'est pas très simple.

L'explication est sûrement que la totalité de la pêche est collectée par une compagnie soit d'état soit d'une des quelques grandes fortunes du pays et au Chili on ne triche pas avec les monopoles.

Tout le monde rentre pour la sacro sainte salade, semoule-thon-tomate-etc (selon la cambuse). Le pain ne sortira du four qu'à 3 heures, mais comme il est déjà 2 heures, on aura peut-être le temps. La Victoria passe près de nous, Herman et son équipage ont l'air contents, il y a du vent, un peu trop peut-être, une poulie casse en tête de vergue. Pascalou remorque la baleinière au ponton pour permettre à Herman de réparer. Un tour à terre, du pain, et nous mettons en route le moteur pour remonter le mouillage. Et c'est là que l'histoire commence : la chaîne est pleine d'herbe!!! bien verte, très jolie, mais bien enroulée, enlacée, collé-serré, il faut y aller de la machette, mètre par mètre... c'est bien long! et voilà la Victoria qui s'approche, se met à couple, les jeunes tiennent la sous-barbe du Valhalla tandis que Gaston, descendu dans la baleinière, et Herman arrachent l'herbe à poignée, ça va bien plus vite! Et vive la solidarité! et c'est sur ce bel échange d'entre aide que nous quittons cette île qui nous a si bien reçus. Au revoir Robinson, à un tel accueil, on n'a pas envie de dire adieu. Il est tard déjà, la mer lève un peu, et le malaise me reprend!!! Crotte alors! Je me sens molle, inutile, je me bouge pour faire à manger, et ensuite, je ne demande pas mon reste et vais m'allonger. Au petit matin, l'île Alejandro Selkirk est juste devant nous. Les habitants du lieu la nomment "mas a fuera" (plus au large) par opposition à "mas a tierra" (plus près de terre) pour Robinson. La population d'ici est dite "flottante", car les habitants ne restent que 8 mois de l'année, qui correspondent à la saison de pêche autorisée de la langouste. Nous ne voyons pas le mouillage, inexistant, seules de petites embarcation peuvent accoster ici, on ne sait où. Nous passons du côté sous le vent car de l'autre côté, la mer est grosse : l'île est une falaise abrupte qui ne se laisse pas pénétrer, son sommet culmine à 1650 mètres, plus haut donc que le Yunke (souvenez vous, allez, je vous le redit : 916 mètres) elle aussi est issue du point chaud, la croûte terrestre et les plaques tectoniques se déplacent, mais pas les points chauds qui génèrent de nouvelles îles en chapelet, l'une après l'autre. Santa Clara, Robinson, Selkirk, une autre doit être en train de se former dans les profondeurs de l'océan. Sur la carte de la côte sud, une "quebrada las casas" indique sans doute une faille par laquelle les petites barques se faufilent par beau temps, mais aujourd'hui, la houle ne nous sert pas, Selkirk restera mystérieuse, gros pâté posé sur la mer, et mes questions sans réponse : y a-t-il un médecin ici aussi ? Les enfants sont-ils avec les parents ? comment font-ils pour l'école ? En ce moment, c'est la vacances scolaires, la rentrée se fait en mars, mais les habitants "flottants" restent à

Selkirk jusqu'en mai, ont-ils un moyen de renvoyer les enfants dans la famille à l'école ? tant de petites questions, mais tout de même, j'aurais bien voulu savoir... Et la vie en mer reprend. Les quarts, les repas, les blagues, l'école, la pêche. Un thon magnifique accepte de s'inviter à bord après que 4 ou 5 aient refusé au dernier moment... voilà de quoi manger pour plusieurs jours. On a hâte de goûter à nouveau la bonne recette de Patrice : poisson sur lit de légumes, ou de Pascalou : carrés de poisson enrobés de moutarde et sauce piquante, sautés à l'huile d'olive. Je retrouve du pain oublié, comme un petit geai me dit Pierre, qui aurait caché un gland et l'aurait oublié... Il est un peu moisi... alors je fais du pudding, lait, œufs, fruits secs, miel, c'est acceptable! et même si bon que j'en fais un deuxième! il restait vraiment beaucoup de pain!!!

La mer se calme, nous avançons, mais pas aussi vite que le voudrait le capitaine. Inquiétude... Nous avons une date à tenir, les filles vont nous attendre à Hiva Oa le 16 février, et il y a de la route... et l'île de Pâque!!!!

2, 3, 4 jours, on se traîne, le vent a beaucoup baissé, nous allons à 4 ou 5 nœuds, ce qui nous fait moins de 100 milles par jour. Nous sommes encore à 1600 milles de Rapa Nui, et ensuite, il restera 2000 milles, à 150 milles par jours, il faut compter 13 jours au mieux... et pour Rapa Nui, il nous faut aussi 10 jours, au total 23 jours... mais les jours passent, et on n'avance pas assez.

Il y a longtemps, en 2005 exactement, nous avons promis à Patrice de l'emmener un jour chez lui, car figurez vous que depuis 25 ans qu'il y habite, il n'est jamais arrivé par bateau, chaque fois, en avion... Du coup, Patrice a fait des achats à Puerto Montt, une batterie pour sa voiture, des pneus, des gouttières... Eh bien il va falloir trouver une autre solution, car il est évident maintenant qu'on doit aller direct sans s'arrêter... Quel dommage, nous avons tous envie de voir des Moai... de connaître les Rapa Nui, de voir la cabane de Patrice, de faire du cheval sur ces étendues immenses... Je pensais même envoyer quelques cartes postales et le devoir 6 de Gaston... Une autre fois. Je ne vous raconterai donc pas l'histoire de cette civilisation qui faillit s'anéantir en guerres épuisantes...

Je vais tout de même vous raconter l'histoire de l'île que Patrice nous a si bien résumée : je lui laisse la parole :

L'île a été peuplée entre le 6^{ème} et le 8^{ème} siècle (donc assez récemment) par des Polynésiens venus sur leur catamarans traditionnels (sans doute des Marquises). Durant les 10 siècles suivant ce sera la période du culte des ancêtres avec l'apparition des statues géantes, les Moai. Au 17^{ème} siècle, plusieurs facteurs précipitent l'arrivée des conflits : une surpopulation, un drame écologique dû aux hommes, des feux, une sécheresse, la présence de rats, la disparition de la forêt. N'ayant plus assez à manger, il y a mécontentement entre les différentes tribus, la folie de construire des statues qui leur prenait beaucoup de temps, tout cela a mené aux conflits meurtriers qui ont décimé l'île et marqué la fin du statuaire. Certains Moai non terminés gisent toujours dans le volcan d'où on les tirait, ou bien sur les flancs de celui-ci, arrêtés en plein trajet, figés sur place.

Le 5 avril 1722, le hollandais Roggeven découvre l'île, c'est le jour de Pâques, c'est le début des guerres. On dénombre sans doute encore pas mal de monde sur l'île. Quand Cook arrive à la fin du siècle (vers 1774) la population a déjà diminué. Les capitaines

ne racontent pas tous la même histoire... On estime qu'ils étaient encore 15 000. La population diminue à cause de multiples facteurs au fil du temps, famines, épidémies (variole) enlèvements pour l'esclavage. Quelques exemples :

1862 : Trafic d'esclaves par plusieurs nations ; à l'époque, les bateaux s'arrêtaient où bon leur semblait et enlevaient les populations pour les déporter, en l'occurrence, à cette date, 1500 Rapa Nui sont enlevés et déportés au Pérou pour travailler dans les mines de guano (caca d'oiseau utilisé pour fertiliser la terre).

Vers 1870, arrive sur l'île Dutrou Bornier, français, capitaine de bateau qui décide de s'installer pour créer une exploitation agricole. C'est le roi de Pâques. Mais ses méthodes ne plaisent pas à tout le monde, surtout aux missionnaires qui décident de quitter l'île. C'est l'exode volontaire : les missionnaires emmènent avec eux plus de 300 personnes de l'île vers Tahiti, les Gambier etc, afin de les faire travailler dans les champs de coton.

En 1877 arrive sur l'île Alphonse Pinard, un autre français qui établit le premier recensement : il reste 111 habitants...

La France ne voulant pas prendre le protectorat de l'île, c'est le Chili qui l'annexe le 9 septembre 1888.

Aujourd'hui, de nombreux Rapa Nui ont regagné l'île, ceux qui restaient... On y trouve aussi des français, des suisses, des allemands, mais très peu, ce sont surtout des chiliens qui essaient de s'implanter. Les Rapa Nui résistent à cet envahissement, ils résistent toujours à ce gouvernement qui voudrait les absorber et les noyer dans le peuple chilien. Des lois aident les chiliens, notamment concernant la propriété foncière, mais la cohabitation n'est pas toujours facile.

Aujourd'hui, l'île vit surtout du tourisme, avec 60 à 70 000 touristes annuellement.

L'accès à l'île en est facilité par la construction par les américains d'une grande piste d'aviation pouvant servir à l'atterrissage de la navette spatiale en cas de besoin.

L'avenir est incertain, le folklore perdure, mais est-ce un folklore original, ou bien une mascarade mise en place pour les touristes... les avis divergent. Recherchez les documentaires sur le sujet mais ne vous contentez pas d'un seul, car aucun n'est complet ni véridique, l'histoire ne se laisse pas toujours apprivoiser facilement.

La vie en mer continue donc, et on fait notre deuil de cette escale tant attendue. Les activités sont diverses, Pierre gère les patates, qui avaient du mildiou, et qu'il faut trier régulièrement. Nous arrivons tout de même à la fin du problème. Les tomates ont eu un problème de pourriture... Nous avons mangé la dernière aujourd'hui 23 janvier, mais j'ai en stock des tomates séchées qui sont aussi délicieuses. Elles entreront demain très avantageusement dans la confection de la pizza. C'est souvent Patrice qui prépare notre salade du midi pendant que Gaston et moi terminons notre matinée d'école, Philippe se consacre souvent à la vaisselle, et Pascalou "bouine" partout : météo et connections Iridium, préparation des croisières Alaska, remise en place des accessoires tropicaux comme la douchette de pont et la lumière de cockpit. Il ne faut pas non plus oublier la sieste de tout un chacun, sauf pour Gaston et moi qui faisons presque toujours nos nuits complètes. Les quarts se sont organisés comme suit : 4 quarts de 3 heures réparties entre nous, les garçons font un quart entier tandis que je partage celui de Pascalou, mais pour le moment, je n'ai fait qu'un seul quart de nuit.

Et pour que les quarts tournent et éviter que ce soit toujours les mêmes qui aient la même heure, ($4 \times 3 = 12$ deux fois par jour) un des quarts ne fait que 2 heures, ce qui fait que chaque jour le quart se décale en arrière. Nous devons en plus penser au décalage horaire, nous faisons beaucoup d'Ouest et nous devons retrancher une heure à chaque fuseau rencontré. Depuis Juan Fernandez, nous avons ôté 1 heure, il nous en reste 5 et demi à enlever. Oui, vous avez bien lu, 5 et DEMI, allez savoir pourquoi les Marquises sont sur un demi fuseau horaire... tout comme Terre Neuve pour ceux qui avaient aussi suivi cette aventure là... Nous avons déjà passé le méridien numéro 90, le prochain est les 100°, je ne suis jamais allée tellement à l'Ouest... du moins avec Valhalla.

L'équipage prépare aussi sa peau pour le bronzage, du moins les plus blancs, ce qui se résume je crois à Philippe et moi... 15 minutes par jour d'exposition, chaque jour un peu plus petit à petit, l'important étant de ne pas brûler. Lire au soleil, (lunettes de soleil en premier, et lunettes de vue par dessus) car nous lisons tous beaucoup, c'est pas mal, ou bien discuter de tas de sujets, agronomie, agriculture mondiale, (Philippe est incollable là dessus, c'est son métier) ou bien histoire Rapa Nui et vocabulaire polynésien, Patrice nous donne des cours mais les élèves ont la tête dure : nous avons retenu Iorana : bonjour et Manouya : à votre santé... et aussi Maourourou : merci. Ce dernier me plaît particulièrement!!!

La bulle anticyclonique de l'île de Pâques est bien grande, elle nous gêne encore, et c'est au moteur que nous avons passé les deux dernières nuits... On ne pêche plus non plus, pas assez de vitesse sans doute, on attend du vent, c'est imminent... depuis ce matin... Patience... en attendant, je vous écris et je pense à vous!!! Et puisque nous n'avons rien de spécial à fêter et que seigneur poisson se fait attendre, le menu de ce soir est décidé à la fête avec steaks et petites patates sautées, fromage et yaourt!!! Notre viande se conserve parfaitement grâce à cette machine "food saver" que nous avons achetée en France, la mise sous vide est une solution magnifique pour nous en bateau. J'y ai mis les saucisses, le bœuf, le porc, le fromage et le bleu, et même le beurre!! Une vraie découverte qui nous a aussi permis de garder un morceau de thon pendant 10 jours, parfaitement conservé.

Un gros bisou pour ce soir au passage!!!

Dimanche 27 janvier *il reste 2292 milles* Quoi de neuf depuis une semaine ?

Mardi, baignade en plein océan, notre vitesse nulle a permis aux plus courageux de sauter à l'eau. Une baignade qui a bien ragailardi mon petit écolier!! Un poisson pilote nage devant notre étrave, il surfe sur la vague juste devant nous. Tout rayé, il est très reconnaissable. Je me demande ce qu'il peut bien manger! Jeudi : Philippe voit des globicéphales, oui! un troupeau assez important, mais ces bêtes là ne viennent pas jouer avec les bateaux. On a quand même le temps d'être sûrs de notre identification. Nous voyons peu d'oiseaux maintenant : quelques pétrels (de Juan Fernandez) les pétrels du sud ont disparu, des petits petrels tempete, des paille-en-queue (ou encore phaétons) gros oiseaux blancs munis d'une longue plume à la queue, leur vol est particulier, ils battent des ailes avec peu d'amplitude, comme s'ils avaient trop de gras sous les bras pour pouvoir les abaisser le long du corps dans un geste plus ample. Plus de petits calamars au matin sur le pont mais un poisson volant qui s'est suicidé hier matin, fournissant le repas de midi de mon Titi, nous allons en

voir de plus en plus. Depuis hier soir, moteur, le vent est absolument nul... Ce matin, nous avons donc eu droit à une deuxième baignade à laquelle je me suis jointe cette fois. Mmmmm que ça fait du bien, ça rafraîchit vraiment. Il faut dire que le mercure a pas mal monté ces jours derniers. Jeudi 24 janvier, il reste 2660 milles. Les jeans, pulls, polaires et duvets ne sortent plus que parfois le soir, à la fraîcheur. Shorts, maillots légers, chemises hawaïennes, voilà nos vêtements. Je n'étais pas pressée de trouver la chaleur, mais elle est bien là. 31° au thermomètre à 15 heures (sous abri) et ça va encore augmenter se plaint notre Titi. Eh oui. Il est en pleine confection de fondant au chocolat, on va donc ajouter le four par la-dessus!!! mais ils sont fous!!!

vendredi 25 janvier, il reste 2555 milles.

Gaston a un nouveau prof de biologie et math, Pierre fait ça très bien, ce qui me permet d'avoir du temps avant midi pour préparer des petits plats spéciaux : tarte au poisson, pizza, croque monsieur, pour changer de notre salade de semoule, et pour la pâte à pain. Pas de candidat boulanger pour l'instant, je dois faire ça trop bien!! c'est vrai que mes derniers pains étaient très réussis, la température sans doute. Notre poisson pilote nous a quitté hier, il devait trouver ce compagnon bien peu causant. Ou peut-être avons nous accéléré une fois de trop, ou peut-être a-t-il eu faim, ou peut-être a-t-il trouvé mieux... Encore une question sans réponse. Nous nous étions attachés à lui. Pas un bateau en vue depuis notre départ, Pascalou aura du mal à tester son appareil "Mer-veille" qui est sensé bipper quand il reçoit un signal radar... Les amis s'inquiètent du Vendée Globe... Nous envoyons quelques mails pour avoir des nouvelles, et reviennent en boomerang des histoires de neige, de froid, d'attentats.... Nous sommes si loin... Dans notre bulle tout va bien, l'entente est délicieuse, sans accrocs. Il n'y a que le vent qui nous manque. *samedi 26 janvier, il reste 2425 milles* changement d'heure méridien 100, UTC- 5. Nous ne sommes pas encore à mi-parcours, mais avons déjà mangé la moitié de notre capital temps pour nous rendre aux Marquises. Les pilot-charts (cartes de moyennes de vents données par mois sur chaque secteur) ne donnaient rien d'aussi pessimiste pour janvier... Mais il faut faire avec, alors nous continuons au moteur, vers le vent qui est plus loin, et qui, nous l'espérons, nous propulsera vers l'arrivée à la voile. Je vous laisse pour maintenant, j'ai des tas de trucs à faire!!! la sieste, entre autre...

lundi 28 janvier, il reste 2180 milles, entrée dans tropiques, par 103° de longitude ouest on coupe la latitude des tropiques : 23°27 sud. Mer d'huile. Pour changer aujourd'hui, Gaston décide d'aller à l'école à pied... Il prend un sac, met ses affaires dedans, me dit au revoir et il sort sur le pont... fait trois fois le tour et entre par la descente... Bonjour maitresse... Voilà un nouveau jeu. Le midi, il reprend son sac et part, dans l'autre sens... "Qu'est ce qu'on mange maman ? au fait j'ai eu de la chance! on n'a pas fait anglais ce matin, car j'avais oublié mes CD!!! Il faut que j'y pense tout à l'heure!!! " Et à 2 heures : "Vite! vite!, Tu vas être en retard!!!" Et le Titi de courir pour faire ses trois tours. Mais le jeu perd de son intérêt, et le soir, il se contente de s'asseoir sur le banc dehors. " Je suis rentré en bus ce soir" m'annonce-t-il ensuite...

On trouve toujours du nouveau, même en pleine mer, la preuve!!

mardi 29 janvier, il reste 1996 milles

On change la bouteille de gaz (13 kilos), elle a duré depuis Puerto Montt, pas mal, vu qu'on fait souvent du pain. On en consomme 500g par jour environ à nous 6, et nous

pouvons en cuire trois à la fois, soit 1,5 kilo.

mercredi 30 janvier, il reste 1959 milles

gâteau breton, merci Massif!

jeudi 31 janvier, il reste 1840 milles à 0 heures, changement d'heure UTC - 5

vendredi 1er février, il reste 1718 milles à 0 heures, soit UTC - 5, ou bien 1714 miles à UTC - 6

Ce soir nous pêchons un thon au ventre très blanc mais à la chair très rouge, est-ce une bonite ? Il est délicieux cru avec huile d'olive, citron, câpres et parmesan. Les ciels sont maintenant plus couverts, mais le soir on voit souvent les étoiles, Orion en plein ciel, Jupiter coincé entre Aldébaran et les pléiades, le Grand chien, Procyon ou le petit chien, Castor et Pollux, la chèvre et les chevreaux, Persée, mais Cassiopée est trop basse et reste invisible. De l'autre côté, la fausse croix, le Navire Argo, la vraie croix et les nuage de Magellan, ainsi que le sac à charbon. Au matin, le Scorpion est magnifique, très visible, il a le ciel pour lui tout seul.

samedi 2 février, il reste 1512 milles à 12 heures, on dépasse la latitude de Tahiti à 10 heures

Ce soir, 10h 15, petit tour sur pont pour voir étoiles, Philippe voit une lumière, un bateau, il est à 8 miles au radar, il est dur à voir car il disparaît souvent dans les vagues de la houle, c'est sans doute petit, un voilier. Donc, la probabilité de rencontrer un bateau en pleine mer et de se le tamponner n'est pas nulle, on passe à 8 miles l'un de l'autre, mais on aurait bien pu avoir une route de collision... même si loin de tout.

dimanche 3 février, il reste 1415 milles à 6 heures Pizza, il faut bien marquer le coup pour dire qu'on est dimanche. Pas qu'on s'ennuie, mais il faut garder contact avec le calendrier pour ne pas arriver trop déphasés. Personne ne s'ennuie, chacun a son petit rythme. C'est souvent Patrice qui fait le café le matin, ou bien Pierre, selon les quarts. Ils font aussi le thé pour les copains. Patrice fait mille choses, du pain, des yaourts, range la vaisselle. Pierre et Philippe se retrouvent souvent l'après-midi sur le pont pour discuter de leurs lectures, je prends parfois part à leurs conversations. Nous avons notamment parlé plusieurs fois d'agriculture, car Philippe a écrit pour le sénat une étude sur l'agriculture dans le monde à l'horizon 2050. Je me suis rendue compte combien l'agriculture a changé depuis mon enfance, plus de ces fermes polyvalentes qui étaient des histoires de famille. Maintenant la ferme est une entreprise qui nourrit à peine son homme. C'est devenu une affaire nationale que de donner à cette agriculture une orientation pour le futur. Il faut savoir ce que nous voulons avoir dans notre assiette, et se rendre compte que pour nourrir le monde entier, il faut tous s'y mettre. Il n'est plus possible de rester dans sa bulle, l'autosuffisance est devenue impossible, l'agriculture mondiale est un réseau qu'il faut structurer de façon intelligente pour que tout le monde en bénéficie, les agriculteurs du monde entier, et les consommateurs du monde entier. Voilà les propos de Philippe professionnel dans ce domaine. Philippe m'a aussi prêté un ouvrage sur Diderot, je recommande chaudement la lecture des œuvres de cet homme trop peu connu. Ce n'est pas barbant du tout, très en avance sur son temps, il mérite d'être redécouvert, et pas seulement parce que c'est le tri-centenaire de sa naissance.

lundi 4 février, il reste 1286 milles à 6 heures Le nœud d'écoute s'est coincé dans le

tangon, il se décoince tout seul tandis qu'on mange et qu'on réfléchit collectivement à la solution du problème. Voilà qui nous évite d'aller faire le singe le long de la voile roulée sur l'étau. Avec la houle, l'exercice aurait été périlleux. Nous continuons notre route, poussés par les vents légers, trop légers. Un grain par ci par là nous donne un peu plus d'air et les garçons savourent alors une petite demi heure de barre. Le reste du temps, nous laissons ce brave Roby faire tout le boulot. Ce pilote Robertson (je n'ai pas peur de faire de la pub!) est irremplaçable, le meilleur équipier qui soit. Merci Pattar!!!

Gaston travaille seul aujourd'hui, il fait son évaluation d'histoire et de sciences. Il faut tout de même le rappeler à l'ordre régulièrement car son esprit par vagabonder rapidement.

mardi 5 février, il reste 1175 milles à 6 heures Cette nuit, nous croisons très près un bateau de pêche, probablement un navire coreen, notre Mer-Veille n'a pas bipé!!! une fois de plus!! et à 3/4 de milles, ce n'est pas une question de distance! donc, l'animal n'a pas de radar allumé... Si bien que l'on se rend compte que ce mer-veille n'a qu'une utilité limitée. Un autre bateau n'a pas biper à 5 milles, ça va pas pour avoir le temps d'analyser les routes, vérifier la collision possible et adopter une stratégie. Cela veut donc dire que quand nous serons trois, Pascalou, Gaston et moi pour faire la route des Marquises à Hawaï, il nous faudra veiller, ou bien avoir le radar en veille et alarme quand nous aurons assez d'énergie, car ce système est le plus fiable qu'on connaisse. La journée commence très fort, il fait déjà très chaud! Je renonce à harmoniser mon bronzage, de toute façon, on remettra vite les polaires même si c'est l'été quand on sera en Alaska... Mais que vois-je ? il est déjà 11h 1/2, et l'école n'a pas commencé!!! Allez! Au boulot!!!

Changement d'heure, TU - 6 Le vent tombe complètement et il faut rallumer le moteur.

Mercredi 6 encore 1039 milles nous marchons à 6,5 nœuds, la montre de Gaston qui avait été réglée pour sonner à 7 h le soir sonne maintenant à 3 h. C'est très pratique cette montre qui sonne, au moins, on peut la retrouver!!!

Nous sommes aujourd'hui très loin des hommes : à plus de 1 000 milles de toute terre habitée, comme dans le petit Prince, que justement nous étudions en français avec Gaston. L'île de Pâques, les Tuamotou ou les Marquises sont les terres les plus proches, toutes à plus de 1 000 milles, soit presque 2 000 km. Puerto Montt était par 73° w et 42° S, on est par 121° ouest et 14° sud. et nous allons à Hiva Oa par 138° w et 11° sud. Encore de la route. On voit un fou, tout seul, Pascalou me dit qu'il le voit depuis plusieurs jours, le matin ou le soir... Lui aussi est bien loin de la première terre, mais il a le garde manger sous les pattes.

Vendredi 8 février C'est l'anniversaire de notre Titi!!! 12 ans!!! comme ça a passé vite!! Pas d'école aujourd'hui, je confectionne le dessert : un gâteau à l'orange nappé de confiture et de chocolat, genre Pim's géant!!! Mmmmm, et voilà, il s'agit encore de manger!!! Nous préparons aussi le champagne et le foie gras, cadeau de Monique et Denis qui du coup passent la soirée avec nous... par procuration. Plein de gentils mails pour Gaston, ma petite sœur, son Pattar, Monique, Pierre, et Colette qui doit nous rejoindre aux Marquises. Philippe prévoyant avait gardé un livre pour Gaston, il est très content de découvrir cette BD qui le tient toute la soirée... Nous ne pouvons

que lui offrir un petit papier avec une promesse de cadeau à l'arrivée... Mais je crois qu'il ne sera pas déçu. Pierre et Patrice lui donnent une enveloppe, et il est bien content de voir sa fortune s'agrandir, il rêve déjà d'une nouvelle toupie!! Nous passons une excellente journée, sous voile, bien que la météo n'ait pas prévu de vent, avec baisse de vent le soir et baignade. Nous faisons cinéma aussi pour le Titi, Pascalou nous propose un film de Scorsese, "Simone", avec Al Pacino. Très bon. Le soir, après la petite goutte de Philippe (Calvados fait maison), nous sortons goûter la nuit, une lumière verte tangente l'horizon furtivement, comme une fusée de détresse, mais celles-ci sont rouges!!! Pascalou a déjà vu ce genre de phénomène, nous mettons tout de même le radar pour vérifier qu'il n'y a pas de bateau dans notre secteur. Rien. 10h30 *Il reste 699 milles* Moteur toute la nuit, nous remettons à la voile au matin. Samedi 9 11 heures, 5 knts, *il reste 630 milles* Nous progressons malgré tout, mais de poisson, toujours pas.

L'idée du cinéma a bien plu hier, alors nous remettons ça, et Gaston choisit (eh oui, c'est un week-end tout à lui) "Aviator" qui raconte la vie d'Howard Hughes, (richissime passionné d'aviation américain, qui a dépensé une bonne partie de sa fortune pour créer des avions, et qui était un peu fou aussi...) interprété par Di Caprio, succès. Mais le vent tombe et il faut remettre au moteur. On terminera le film demain.

On se rend compte alors qu'on a raté un poisson, qui a emporté notre hameçon!!! et aussi que c'est toujours le même leurre vert qui pêche, le vert et rose ne plaît pas...

Dimanche 10 Je fais des crêpes. C'est le nouvel an chinois, zut! on a oublié de faire notre lampion!!! tant pis. On remet en pêche, on espère bien prendre quelque chose aujourd'hui. Pascalou voit une frégate!!! on approche!!! On est en dessous des 500 milles et on a encore changé d'heure. TU-8, on a passé le méridien 130. On fait de la voile toute la matinée, mais il faut remettre au moteur vers 15 heures. Les jours précédents, le vent restait toute la journée, ne tombant que le soir... Nous espérons toujours toucher du vent après demain pour finir en beauté cette traversée et arriver mercredi... *Il reste encore 480 milles.*

Aujourd'hui, j'ai mal sous les pieds, je ne suis plus habituée à marcher pieds nus, la corne est longue à venir et le sable du pont est rude! alors je mets des kroks, mais avec la chaleur, je transpire!! Quel problème! Je prends une bonne douche et ça va tout de suite mieux. Pierre aussi prend une douche, pour se remettre de ses émotions, il a perdu l'équilibre en quittant son coin d'ombre sur le pont, un coussin dans une main, et le livre dans l'autre, et il s'est cogné contre le tangon qui a failli le faire basculer dans le capot avant grand ouvert... Pas de bobo, comme quoi, on passe parfois à côté d'accidents graves, la hanche artificielle de Pierre aurait pu protester d'un tel choc, mais non, il a su se rétablir, merci ses années de rugby!! La frégate nous suit toujours, c'est une frégate du Pacifique, (*fregata minor*) vu les dessins, c'est une femelle d'un an, j'espère qu'elle ne va pas s'intéresser à notre leurre.

J'ai commencé le grand ménage ce matin, profitant de ce que nous sommes dimanche et qu'il n'y a pas d'école, ça sent l'écurie!! Ce midi, nous avons mangé les crêpes, accompagnées de betteraves rouges râpées et de graines de soja germé. Voilà deux semaines au moins que j'ajoute des graines germées à notre salade, soja, lentilles, fenugrec ou alfalfa (luzerne), je n'en ai acheté que très peu, mais très peu suffit ; ça germe de plus en plus vite, et j'ai dans mon bocal des petites forêts qui poussent tous

les jours!! Il faut dire que le thermomètre ne décolle plus des 30°, et que les polaires et pulls sont désormais bien oubliés. Patrice fait du pain, je joue au 4 en ligne avec Pascalou, Gaston fait un peu de jeu de Shrek sur l'ordi, Pierre surveille la ligne et Philippe lit et contemple la mer. Il ne s'en lasse pas, c'est un spectacle toujours nouveau, même si on voit moins de poissons volants ces jours-ci. Notre vie s'écoule, et nous sommes tous conscients qu'il faut en profiter, que le temps va s'accélérer, et que nous allons arriver et que tout va changer, une fois de plus. Je tenterai de vous envoyer ce premier mot des l'arrivée, décrivant les Marquises dans un autre texte. Que trouverons nous à l'arrivée ? Un pays nouveau à apprivoiser, j'ai un peu peur des requins, des moustiques... on verra, si du monde vit là, c'est que c'est vivable, et si c'est vivable, on s'en sortira!!

Chaque soir, nous sortons voir les étoiles, au couchant, Mercure est voisin de la lune naissante. Un tout petit croissant qui va grossir à mesure de notre croisière avec les filles. Par contre, on a tous les soirs eu quelques nuages il sur l'horizon, ce qui fait qu'on n'a jamais vu de rayon vert (Pascalou peut donc continuer d'affirmer que ça n'existe pas!!). Chaque soir également, je prends une douche rapide sur le pont avant de me coucher pour enlever la moiteur du jour et pouvoir dormir mieux. Se doucher sous les étoiles, quel bonheur. Je vois souvent comme des grosses boules de phosphorescence verte dans l'eau, à l'arrière, générées par notre hélice qui tourne, mais aussi sur le côté, loin parfois en avant du bateau. Encore une question sans réponse...

Lundi 11 : 7 heures *il reste 385 milles*. Toute la nuit au moteur, c'est fatigant!!

Gaston fait son évaluation d'arts plastique aujourd'hui, il doit représenter les abysses!!! ça tombe bien, il en a une image très claire vue qu'il était dans l'eau avec son masque il n'y a pas si longtemps. Il prend une feuille bleue, lui colle des rayons concentriques plus clairs, et ajoute de petites méduses, plus petites à mesure qu'elles s'approchant du centre. Pascalou et moi soulevons le plancher du carré pour retrouver la réserve de leurres, une grosse bête a enlevé l'un des nôtres, on n'a même pas eu le temps de voir la taille de l'animal, ni même de se rendre compte qu'on avait eu une touche!! *7 heures ce soir, il reste 318 milles*. Pascalou a également sorti la carte d'arrivée, on y voit les îles jusqu'aux Tuamotou. On a encore 4 degrés à franchir vers l'ouest. On voit à nouveau un bateau... le Mer-veille ne bippe pas, je crois que tout le monde navigue par ici sans radar ni VHF, le bateau interpellé n'a pas répondu...

Mardi 12 Nouvelle journée d'école et de ménage, il est évident maintenant que nous n'arriverons que jeudi... et les filles arrivent vendredi... c'est donc mieux si le bateau est prêt... Moteur encore.

Mercredi 13 Panne d'eau ce matin. Nous avons déjà séparé notre réserve en deux, nous en sommes à 1500 litres depuis le départ. C'est peu, mais il faut dire qu'on utilise l'eau de mer pour les toilettes, et la vaisselle, ce qui représente une grosse consommation. Il ne serait pas possible de dépenser si peu à terre, car à bord, l'eau de mer entre pour une grande part dans notre consommation d'eau. Grand ménage à nouveau, cette fois, je passe l'aspirateur. Je déménage les provisions que j'avais mises de côté pour la croisière Marquises, et je lave les torchons et les serviettes de toilette à la machine. Pascalou a mis le groupe en route pour tout ça. Pourquoi parler de tout ça direz vous ? Mais on pourrait se demander ce qu'on fait de nos journées, depuis 1

mois et demi qu'on est en route... et bien voyez, on ne chôme pas. Valhalla est donc transformé en bateau lavoir pour quelques heures. Le moteur tourne depuis hier, mais un souffle d'air nous arrive enfin vers 14h30 et on peut remettre à la voile. On en profite pour terminer d'ajuster notre montre à l'heure des Marquises (TU - 10h 30), du coup, il n'est plus que 13 heures... Voilà comment on gagne plein de temps!!! Nous avons traversé une grosse chasse ce matin, j'ai vu quelque chose de gros sauter, mais quoi ? Les sternes blanches tournoyaient dans le ciel, on a eu une touche mais on n'a rien pris. On aimerait tout de même arriver avec du poisson, cela nous assurerait quelques repas d'avance. On espère encore pêcher ce soir, ça marche souvent mieux à la tombée de la nuit, mais si la vitesse n'augmente pas, on aura du mal!! 15 heures, on approche de hauts fonds que nous avons vus sur notre route, lieu de pêche possible? Pascalou met le sondeur pour se repérer. C'est bientôt l'heure des poissons en plus, espérons. Gaston a fait ses maths tout seul ce matin, il est maintenant en évaluation de musique... ça traîne, comme chaque fois qu'il travaille seul. Il a du mal à ne pas s'évader...

On va donc arriver demain.

Jeudi 14 Le jour se lève vers 5 heures, c'est bien tôt! L'île est là. Déjà hier nous avons vu Fatu Hiva à une cinquantaine de milles de distance. Le jour découpe une île haute, très longue, ses crêtes sont très découpées, cratères de volcans, sommets entre 900 mètres et 1 500, en gros, sec, on dirait qu'il n'a pas plu depuis longtemps.

Égoïstement, on espère trouver de l'eau tout de même, sinon, plus de douches... Et il faudra vivre à 9 deux semaines sur 300 litres d'eau... Difficile. Les maisons du village brillent au soleil levant, on aperçoit des cocotiers, aucune barque de pêche en vue...

Le soleil tape déjà, notre ligne de pêche est installée, le mouillage est en vue, on espère toujours prendre quelque chose. On arrivera au mouillage vers 9 heures du matin avec une longue journée devant nous. 38 jours depuis Puerto Montt.